

Croxignoles et autres friandises

Festival interculturel du conte du Québec, 8^e édition, du 21 au 30 octobre 2005

Élisabeth Cormier

Numéro 206, janvier–février 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18178ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cormier, É. (2006). Croxignoles et autres friandises / *Festival interculturel du conte du Québec, 8^e édition, du 21 au 30 octobre 2005*. *Spirale*, (206), 45–46.

CROXIGNOLES ET AUTRES FRIANDISES

FESTIVAL INTERCULTUREL DU CONTE DU QUÉBEC
8^e édition, du 21 au 30 octobre 2005.

DANS un bar tout à coup silencieux de la rue Saint-Laurent, une quarantaine de personnes se tiennent presque immobiles. Au milieu d'eux, un homme; dans sa bouche, des histoires.

Cette scène s'est répétée cent fois sur autant de variations lors des rencontres tenues dans le cadre du 8^e Festival interculturel du conte du Québec. Soixante-dix conteurs et conteuses d'Amérique du Sud, d'Afrique, d'Europe et d'ici, y ont fait parler sorcières, chameaux, bûcherons et junkies. L'initiative répétée de son organisateur Marc Laberge s'inscrit dans la mouvance déjà familière du vaste phénomène de résurgence de la littérature orale (voir *Spirale* n° 192, « Paroles contemporaines : le renouveau du conte »). Qu'elles soient ou non chapeautées par un festival, les rencontres du conte m'étonnent toujours.

Chaque fois, une interrogation latente surgit : comment cette conteuse, ce conteur ont-ils pu se frayer un chemin à travers nos forêts de bidules et d'engins qui « bipent » et clignent pour venir nous raconter des histoires? Et alors que le fatras du quotidien semble s'ouvrir de lui-même pour leur céder le passage, comment expliquer la parade hétéroclite qui les suit, envoûtée comme par la mélodie du petit joueur de flûte?

Dans *Raconter et mourir. Aux sources narratives de l'imaginaire occidental*, Thierry Hentsch parle du plaisir du conte et du désir de raconter fichés au cœur de l'être et des civilisations. Le monde, dit-il, s'est toujours raconté et se racontera toujours dans l'espoir de ne pas disparaître et de faire sens : « *La quête de sens ne s'explique pas, elle se raconte* », écrit-il. Si le conte, en 2005, ne semble de toutes parts s'attirer qu'approbation et bienveillance, c'est qu'en plus de nous donner des histoires (nos histoires, *notre histoire*), il tombe pile dans les concepts chouchous de l'air du temps. Récits de mémoire ô combien psychanalysable, à l'hybridité absolue, à cheval entre les cultures, entre le dit et l'écrit, le savant et le populaire, l'ancien et le moderne... Voilà le charme-arme puissant de la revanche du conte! Revanche théorique parce que en vérité le conte, l'histoire, n'attend rien ni personne pour se dire. Il nous tombe dessus en mythe tonitruant (stéréo-mythe) ou il suinte et ruisselle en bribes et en rumeurs...

La particularité des quinze dernières années tiendrait plutôt dans l'entêtement de certains à se faire personnellement — et depuis peu, professionnellement — l'incarnation de ces paroles conteuses, et ce, malgré la grande variété de médiums pouvant servir de support aux récits. Fred Pellerin, jeune conteur lauréat d'une Girouette cuivrée, n'est peut-être pas seulement cette année le porte-parole du Festival interculturel du conte du Québec, mais celui de toute une nouvelle génération de porteurs de paroles qui peuvent même aujourd'hui espérer vivre de leur art. La prolifération inusitée et finalement concertée de ces femmes-et-hommes-histoires n'est pas sans transformer notre réel où des espaces symbolique et physique se (re)créent pour les recevoir.

Ainsi le Festival interculturel du conte du Québec

Mais qu'est-ce qui mijote au fond de nos arrière-cuisines et de nos restos-bars? Car non seulement le conte n'apparaît pas toujours là où on l'attend, il n'est pas non plus nécessairement fait de ce que l'on pense. On se demande : personne n'a donc lu Vladimir Propp? Le lire peut-être, l'appliquer à la fonction près, peut-être pas; et c'est tant mieux! Le conteur contemporain se soucie peu des contraintes du genre et des définitions; celles-ci ne se construisent d'ailleurs qu'après coup, après la déferlante du récit, dans le ressac utile de l'analyse. Certains, surconscients des moules et de leurs langues, s'ingénient à trafiquer la recette et font volontairement tourner la sauce. D'ailleurs, l'une des grandes forces de ce festival de la parole conteuse réside justement dans la présentation joyeusement chaotique de conteurs et conteuses aux répertoires et aux styles diversifiés, parfois même franchement inqualifiables. De cet ensemble bigarré se dégage une seule constante, celle du plaisir : de dire pour les uns, d'écouter pour les autres, impossible sans les uns et les autres. En d'autres mots, il me semble que le Festival interculturel du conte du Québec existe, intrigue et plaît parce qu'il sert, comme autant de friandises, des histoires pour tous les goûts : sucrés, salés, amers. On y reconnaît les nôtres mais on y découvre aussi ceux du/des voisin(s)...

Sucreries merveilleuses et pudding originel

Pourquoi le ciel? Comment la vie? Les mythes, les contes et les légendes se font souvent l'écho coloré de nos grandes questions philosophiques. Les pistes de réponses qu'ils apportent n'épuisent pas le débat. Elles le relancent sans cesse par l'inimaginable démesure de leurs explications. En vérité, est-il raisonnable, bien qu'on ne puisse (et ne doive) s'en empêcher, d'interroger ainsi les fondements de l'univers? Qu'on ne s'indigne donc pas alors de découvrir que la terre est une tortue, la femme une côte, la mer une fosse remplie de larmes et que l'âme se cache en fait dans les œufs. Sans donner la réponse, les histoires donnent bel et bien des réponses, éclairant par exemple l'organisation matérielle, culturelle et spirituelle de nos sociétés. Qui plus est, prendre conscience de nos « *imaginaire[s] familier[s]* » à travers l'analyse des grands récits, nous rappelle Hentsch, aide à identifier les véritables enjeux, faiblesses et forces d'une civilisation et peut-être même à en éviter les écueils.

Les histoires porteuses de vérités, comme plusieurs de celles contées au cours du festival, pour avoir le mérite de nous faire réfléchir, ne perdent cependant rien de leur délicieuse exubérance. Ainsi les « *Mythologie et récits bibliques* » de Frida Morrone ou la délirante cosmogonie montréalaise des Sergents Lemelin, Lavallée et Massie n'ont pas seulement fait saliver l'ethno-philosophe qui sommeille en chacun, mais mis en appétit toute une ribambelle d'enfants intérieurs (et extérieurs) curieux!

Cochonneries pour becs salés

Les rapports humains dans leur inimaginable complexité se disent et se redisent à travers les grands comme les petits récits. Ceux de toutes natures qui lient ou opposent les hommes et les femmes occupent particulièrement les conteur(e)s. Déjà, la finale mythique « *ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants* » donne de cette relation une version obsédée par la descendance où l'acte reproducteur est au mieux elliptique. Un prince, une princesse : tadam! Bizarrement, le souci obstiné de procréer en



moins, on peut reconnaître une forme ancestrale du « bon » Harlequin et ressentir une frustration similaire à celle produite par la brusque interruption d'un chapitre, au moment même où « *Bret se pencha pour embrasser Cindy* ». Et je ne m'aventure même pas du côté de toutes ces belles et de ces bêtes, de ces chaperons, loups, crapauds et vilaines peaux d'âne.

Si bien sûr les classiques se/s'y racontent toujours, le Festival interculturel du conte s'ouvre aussi à de nouveaux regards ou du moins à de nouvelles histoires sur la chose amoureuse, souvent données par de nouvelles voix. Il me revient en bouche toute la délicate saveur d'un conte amérindien livré par une participante du Festival, Renée Robitaille. Dans une prose parlée poétique, cette conteuse nous livre les secrets qui permettent au sexe d'un jeune brave de s'envoler toutes les nuits, petite bête autonome, fébrile et pulsante, pour aller réchauffer les ardeurs d'une frileuse amoureuse...

À vos baba (zooka)

Dans le phénomène dit de sa résurgence, le conte s'est bâti une solide réputation de bagarreur, d'anarchiste, de résistant. C'est que tributaire seulement des conteurs et conteuses qui le portent, il lui est effectivement plus facile qu'à d'autres formes d'art d'échapper au contrôle et à la censure : de parler de travers. De plus, cette « nudité » matérielle du conte oral, combinée aux rencontres humaines qu'il provoque, semble naturellement l'opposer aux valeurs capitalistes et individualistes du temps. Le lien historique que le conte entretient avec le peuple, longtemps

véhicule privilégié — unique — de sa voix, de sa réalité et de ses rêves, lui octroie encore aujourd'hui une sorte de statut d'ambassadeur de la multitude et de défenseur de ses idéaux. L'aspect international du Festival et le thème de sa 8^e édition (« La solidarité dans la diversité ») conforte, entre autres, cette idée du récit politiquement et socialement engagé. Conte bien pensé, conte bien pensant. Pourtant, faire ainsi unanimement et aveuglément confiance au conte, c'est suivre gentiment les conseils du loup et prendre le sentier le plus court. Cette forme littéraire, comme toutes les autres, n'est *a priori* ni bonne ni mauvaise, ni subversive ou intéressée. C'est la bouche (ou la main) derrière qui l'est ou qui joue à l'être. Dans son ouvrage intitulé *Breaking the Magic Spell. Radical Theories of folk and fairy Tales*, Jack Zipes donne plusieurs exemples de ces récits mercenaires qui servent différents intérêts suivant l'époque, le conteur ou l'auteur. Au bout du compte, on doit comme lui convenir que la Belle au bois dormant n'a pas joué un grand rôle dans la lutte pour l'émancipation de la femme et que souvent le diable est prompt à soutenir le pouvoir en soutane. Heureusement, pour chaque petite ou grande trahison, on trouve des conteurs qui, sans nécessairement revêtir d'armure étincelante, interrogent notre réel, l'aiguillonnent avec l'épée de l'étrange, du merveilleux et du dissonant. À preuve, un petit conte corrosif du Vénézuélien Victor Cova Correa qui, compte tenu de la fragilité des démocraties, particulièrement celles de l'Amérique du Sud, a de quoi froisser certaines susceptibilités. Je ne me risquerai pas à en faire un résumé complet, mais avertirai simplement les dictateurs de ce monde

qu'un impertinent petit perroquet armé seulement d'une chansonnette sera, à n'en pas douter, la cause de leur très prochaine déconfiture. Attention, peut grincer sous la dent.

Conclusion sur un croxignole...

Ces rencontres de la parole conteuse, onduleuse et éclatée, m'ont aussi permis d'assouvir mon incorrigible penchant pour le conte traditionnel. Peut-être est-ce parce que je crois y reconnaître des parents anciens, toujours est-il que les histoires de bûcherons édentés, de loups-garous et de Tit-Jean sous les pleines lunes d'hiver ont pour moi une résonance toute particulière. Les vieux mots oubliés qui resurgissent pour décrire des réalités passées agissent comme une formule magique : je vois les *cages* de bois au bord des rivières, les coups de *palade* dans l'eau, ses *réverbescences*... Ces récits n'ont pas le même goût, qu'ils soient contés par Jos Violon (à travers les écrits de Louis Fréchette) ou par les conteur(e)s d'aujourd'hui. Chacun ajoute à la pâte son petit ingrédient secret qui lui donne toujours une saveur nouvelle. Ainsi, le présent crée souvent de sérieuses turbulences dans le cours du passé, canots volants sauvagement coupés par un Boeing d'acier... On pourrait dire enfin que ces récits sont mes croxignoles. Chaude pâtisserie cuite dans la graisse, apprêtée ou non selon les recettes d'antan, le croxignole demeure une fête pour la bouche, à dire ou à manger.

Élisabeth Cormier